PETITE MONDAINE.

Six heures du soir....Et sous la lumière rose de la lampe tamisée par les flots de dentelle de l'abat-jour empire, Mlle de Mont-Saint-Jean donne les derniers soins à sa toilette de bal. Elle va et vient, légère, gracieuse, rajustant un nœud de ruban, redressant une rose prête à se laisser choir, prenant, dans les nombreux écrins ouverts devant elle, une épingle où brille un diamant, un jonc d'or qui, passé à son doigt, fait ressortir la blancheur éclatante de ses mains de fée.

Ravissante, oh! oui, elle l'est la petite mondaine aux yeux de pervenche qui va et vient dans son nid coquet, le sourire aux lèvres. Songes donc! le premier bal de la saison! Et même qu'elle a failli le manquer, car M. de Mont-Saint Jean a été obligé de s'absenter momentanément, mais heureusement qu'il y a là cette bonne tante Claire qui ne demande pas mieux que de se charger de son tyran de nièce.

Un coup discret frappé à la porte.... "Déjà!" s'écrie t-elle joyeuse, mais elle sourit de sa méprise en voyant la femme de chambre qui lui présente un plateau sur lequel se trouve un papier froissé, qui semble se trouver mal à l'aise sur ce plateau d'argent ciselé. Là certes on ne doit recevoir que d'élégants plis marqués à un chiffre fleurant le parfum à la mode.

Etonnée, Mlle de Mont-Saint-Jean saisit précipitamment le modeste papier et, s'approchant de la lumière, elle lit l'écriture indécise, mal formée, qui couvre le billet.

A mesure qu'elle avance dans sa lecture, son visage joyeux tout à l'heure revêt une expression de pitié attendrie. "Pauvre enfant," murmure t-elle. Et s'adressant à la femme de chambre qui attend ses ordres:

"C'est impossible ce soir, dans une heure ma tante sera là. Lisez plutôt." Et elle tend le papier encore humide des larmes répandues par l'enfant qui lance cet appel:

"MADEMOISELLE,

"Maman est plus malade, elle se remue sans cesse en vous appelant toujours; de grâce, venez, vous la guéririez peut être. Ayez pitié de nous, de moi qui vous aime tant.

"ANNY."

La femme de chambre, émue par ce cri de détresse, lève son front empreint d'une grande bonté.

"Puisque Mademoiselle ne peut se rendre à cet appel, je vais envoyer ma sœur chez cette enfant, car elle ne peut passer la nuit seule.

—J'accepte avec plaisir, Louise, allez vite, et encore merci." Et d'un geste amical Mlle de Mont-Saint-Jean congédie la femme de chambre compatissante.

Puis elle revient devant la glace pour jeter un dernier coup d'œil. Mais....comme ce nœud est affreusement chiffonné! il est d'un lourd.... Et elle cherche à donner un tour plus savant, une grâce plus piquante à ce malencontreux ruban qui ne veut nullement se ployer ce soir. Une épingle en aura raison.....Allons, où donc a passé la pelote! Impossible de la trouver. Tout va donc de travers ce soir. Et nerveusement la petite main cherche la libellule où étincellent les épingles demandées, mais seule la lettre froissée aux gros caractères s'étend sur la cheminée ..... Machinalement Mlle de Mont-Saint-Jean y jette les yeux. "Ayez pitié de nous," lit-elle.

Son front se couvre d'un nuage tandis qu'au fond de sa conscience une voix se fait entendre.

..." Mais où donc est cette pelote? .... Enfin la voilà. Mais la main impatiente soudain s'est arrêtée; les yeux de la jeune mondaine se fixent rêveurs sur les dentelles rosées de l'abat-jour. "Vous la guéririez peut-être," a dit l'enfant. Si c'était vrai! car sa vue pourrait peut être calmer la malade.

Eh, quoi! elle peut soulager une souffrance, arrêter les larmes d'une enfant et elle reste là, à chiffonner des nœuds comme une vulgaire marchande de modes! Oh! non, ce n'est pas ce que lui ont enseigné les maîtresses pieuses qui ont fait son éducation: le devoir avant tout. Et, se levant, elle sonne tandis que son visage rayonne.

"Mon manteau, Louise," dit-elle à la femme de chambre qui accourt. "Oh! pas celui-là," fait elle en souriant, tandis qu'elle repousse le superbe manteau de bal, dernier cri de la mode, dont la femme de chambre veut l'envelopper. Mais cette dernière comprend et c'est à son tour de sourire.

Un temps et quatre mouvements et la robe aux plis soyeux jette dans la pénombre du lit ses reflets chatoyants, l'élégante valseuse de tout à l'heure disparaît dans les plis d'un manteau sombre, tandis que ses yeux bleus brillent d'un charme plus mystérieux sous la voilette épaisse.

"Partons vite, Louise; Jean donnera cette lettre à ma tante, cela suffira."

Et ce disant, elle s'enfuit dans le couloir glissant, légère comme un sylphe, sur la rampe de l'escalier.

.....

Un élégant coupé vient de s'arrêter en face de l'hôtel de Mont-Saint-Jean. Une femme à la taille majestueuse enveloppée d'une sortie de bal descend et gagne rapidement le hall.

"Mademoiselle de Mont-Saint-Jean? demande-t-elle au valet de pied, de sa voix harmonieuse légèrement hautaine.

—Sortie, Madame la marquise, et Mademoiselle a laissé un pli dans sa chambre pour Madame la marquise.

—"Bien", et la marquise, étonnée de ce départ inopiné, se dirige vers la chambre de sa nièce, balayant le parquet de mosaïque de la longue traîne de satin clair.

Le valet de pied allume la lampe récemment éteinte, car Mlle de Mont Saint-Jean s'est formellement opposée à ce que l'éclairage moderne remplace sa petite lampe d'albâtre, un bijou, dont le rayonnement discret donne un air recueilli à sa chambrette. La marquise l'embrasse d'un regard.

Sur le lit, s'étend le ravissant costume de bal.

De plus en plus étonnée, la marquise s'avance mécontente vers le plateau où gît le papier froissé et dans un mouvement elle renverse un des nombreux écrins qui s'étalent sur les meubles laqués.

Rapidement elle parcourt ce billet: "Chère enfant, murmure t-elle, elle n'a pas hésité à sacrifier ce plaisir."

Mais son front se rembrunit, car cette enfant ne songe jamais à elle! franchement elle ne peut pas se transformer en Sœur de Charité. La moitié des pauvres de Paris la connaissent, car elle va partout. Et si ce n'était que cela! Ne s'est-elle pas lancée avec un enthousiasme fou dans la Ligue patriotique des femmes françaises! Ah! certes on la connaît, car elle paie assez de sa personne et aussi de ses deniers. Si seulement elle avait des cheveux blancs, passe encore, mais à vingt ans, lorsque le monde vous entoure et vous fête! Heureusement qu'elle est là, elle, la marquise de Mont-Saint-Jean pour veiller sur le bonheur de sa nièce.

Son frère est d'une faiblesse pour cette enfant! Il lui laisserait révolutionner Paris sans lui adresser une parole de blâme.

Mécontente, elle se laisse tomber sur les coussins du sofa algérien qui se trouve à ses côtés; ce bal sans Paule ne lui dit absolument rien et elle trouvera facilement une excuse. Et puis, cette enfant ne peut passer la nuit dans une maison froide, glacée.

Eh bien oui! elle ira la chercher, elle lui montrera tout son mécontentement et certes sa sévérité lui ôtera l'envie de recommencer de pareilles folies.

Rapidement elle descend l'escalier monumental, traverse le hall brillamment éclairé, jette au cocher une adresse qui le fait hésiter, car ce n'est pas dans ces quartiers que se donnent les bals où se rend ordinairement sa maîtresse. Mais, il n'a qu'à obéir et il lance ses chevaux à toute vitesse car Mme la marquise avait l'air de dire de brûler le pavé et, après dix minutes, il stationne devant une maison sombre qui forme le coin d'un des plus pauvres quartiers de Paris.

La marquise descend et pénètre dans un couloir humide, aux exhalaisons malsaines, sombre malgré la lumière que porte la concierge accourue au bruit de la voiture et qui guide l'élégante visiteuse, dont le costume de bal de satin vert d'eau, mal dissimulé par le manteau de riches fourrures, fait encore ressortir davantage la noirceur de ces murs.

Arrivée au quatrième étage la concierge s'arrête. "C'est là" dit-elle, en désignant une porte entr'ouverte qui se dresse à droite.

Sans bruit la marquise s'avance, mais elle s'arrête contemplant le tableau qui s'offre à sa vue.

Une tête de femme, pâle, mais belle encore, repose tranquille sur un oreiller. Ses longs cils baissés estompent une ombre sur ses joues émaciées par la souffrance. Elle semble sommeiller.

Auprès d'elle, tenant sur ses genoux une tête blonde, Paule veille la malade endormie, ramenant doucement les minces couvertures que la dormeuse laisse tomber.

Le visage de la jeune fille a une grâce si touchante et le rayonnement de ses yeux est si lumineux, qu'elle symbolise l'ange de charité de cet obscur logis.

Mais la marquise frissonne, car l'humidité la pénètre de toute part. Après tout, cette enfant imprudente peut mourir de froid, et elle s'avance résolument, le regard sévère, vers sa nièce qui vient de l'apercevoir.

Mais Paule, levant vers la marquise un regard suppliant: "Tante, ne grondez pas," murmure-t-elle: et désignant d'un geste éloquent la mère et l'enfant endormies: "Voyez, elles ne souffrent plus."

UNE PLAIDOIRIE.

"Messieurs de la Cour, Messieurs les jurés, prononça Me Moulineau en se levant, vous venez d'entendre un réquisitoire implacable. Il faut déplorer qu'une telle sévérité ait à son service une telle éloquence. La loi même, la dure loi qui maintient comme dans un cadre de fer l'harmonie sociale ne saurait revendiquer autant de précision tranchante et de logique souveraine. Car le Code est œuvre humaine, Messieurs, et quoi qu'aient pu faire la volonté d'abstraction et l'esprit de suprême justice qui présidèrent à sa naissance, un reste de vie persiste à cette hauteur et dans cette âpreté: le Code, sous le regard bienveillant du juge connaît la pitié divine! Le ministère public ne la connaît pas.

L'affaire Sémenille a été raisonnée comme un problème d'échec ou un théorème de géométrie, je veux dire que l'accusation, au lieu de croire qu'il s'agissait d'un père, d'une enfant, d'un séducteur — d'honneur, d'amour, de désir, a disserté admirablement sur une hypothèse et discuté un cas conventionnel. On vous a fait une démonstration: voulez-vous me permettre de vous conter une histoire? On a déchiré pour vous la mettre sous les yeux la page d'un livre fort savant: voulez-vous que nous cheminions simplement de compagnie jusqu'à la côte du Loup, près de Catus? Là, messieurs, en pleine nuit, un drame s'est déroulé: nous interrogerons le sol et les gens; là, nous trouverons, grâce à Dieu, la vérité, la justice.

Cette maison dans les chênes et les ormes, messieurs, avec sa vieille porte cloutée, sa treille et son puits, est la maison d'un honnête homme. Chacun dans le pays vous le dira; c'est la propriété de Victor Xavier-Jean-François Sémenille, laboureur. Il y a des pigeons sur les toiles, une chanson sous le toit: vous pouvez entrer, vous serez accueilli. Le refrain de la jeune fille finira dans un sourire, et le vieux vous fera place au foyer.

Voici quatre ans que Sémenille est veuf. La vie ne lui a pas été bonne. Il semble que certaines familles des plus puissantes ou des plus humbles portent sur elles je ne sais quel sceau de tragiques destinées.

Sémenille avait trois fils: tous trois forts et vaillants sont morts avant leur mère. Le plus jeune, pêcheur de sable sombra avec sa gabare en vue de Notre-Dame-de-l'Ile; le cadet, frappé d'insolation, fut broyé par une batteuse, l'aîné, Maximilien Sémenille, caporal et médaillé, périt dans les rizières du Tonkin!.... Il ne resta plus à la maison qu'une enfant de dix sept ans, la dernière venue, Annette. Pour elle son père reprit la charrue et continua le sillon.

Vous avez vu, messieurs les jurés, le portrait d'Annette Sémenille, les témoins vous ont parlé d'elle. L'un d'eux vous a dit qu'elle était bonne et belle comme du pain. La jeunesse et la force riaient en elle. Elle était l'espoir même après le deuil, l'avenir et la vie. Et Sémenille confiait à son ami Chantagrel qui vous l'a répété avec une émotion poignante: "Vois tu, je m'en irai bientôt. Quand je regarde s'allonger mon ombre devant moi, je sens que c'est déjà mon cadavre que l'on couche sur la terre.... Les blés sont de belle venue cet an, le tabac met de larges feuilles; pourvu qu'Annette épouse un brave garçon qui préfère le gouvernement de l'araire au jeu de cartes, je m'endormirai content...."

Allons ne pleurez pas ainsi, Sémenille! Les larmes des vieillards brûlent les yeux des jeunes hommes et dénoncent les mensonges de la vie. Ne pleurez pas! J'ai besoin de tout mon courage pour aller jusqu'au bout de cette lamentable histoire, toute d'honnêteté et de malheur!

Le jour de la foire de Catus, le mois dernier, M. Débas, fils du manufacturier, fut victime d'un accident d'automobile, au tournant de la côte du Loup. On le transporta, à moitié évanoui, chez Sémenille. Il y reçut des soins immédiats et attentifs. Annette fit de la charpie et pansa elle-même le bras de M. Débas. La blessure était, d'ailleurs, sans gravité, car après une heure de repos le jeune homme remontait en voiture. Il ne devait pas oublier le service rendu. A quelques jours de là il revint faire une visite de remerciement. C'était un jeune homme élégant qui rentrait de Paris. Il venait d'y mener à bonne fin ses études de droit. La situation et l'ancienneté de sa famille dans le pays assuraient aux qualités personnelles de ce jeune avocat le meilleur lot. Si le barreau ne le passionnait guère, la politique lui souriait. La place de M. Gabriel Débas était marquée au conseil général.

Annette Sémenille, on vous l'a dit, et vous avez pu en juger par la photographie qu'on a fait passer sous vos yeux, Annette Sémenille était jolie. On vous a parlé aussi de son intelligence. Cette jeune fille avait reçu au pensionnat des Dames Blanches une instruction qui, peut-être, n'était point de son état. Un témoin, M. Crozillon, fabricien, vous a même déclaré que si l'on n'eût pas craint, voici quelques années, une sorte de scandale, on lui eût acheté un piano. Gabriel Débas trouva de l'agrément à la compagnie d'Annette. L'émotion d'un souvenir s'y ajoutait; le jeune homme revint plus qu'il n'aurait fallu à la ferme du Loup. La maison est isolée. Sémenille souvent travaillait dans des terres éloignées. Il ne pouvait, dans ce cas, s'étonner de visites qu'il ignorait. Nul voisin officieux pour l'avertir. L'amour, d'ailleurs, a l'ingéniosité patiente et victorieuse de la plante qui, à travers mille obstacles, cherche et atteint la lumière. Or, l'amour était né.

Je ne veux pas mettre en doute, messieurs, la sincérité première du jeune Débas. Il demeure établi que ses intentions furent droites, d'abord, et que son cœur fut engagé. Un soir, dans l'ivresse des aveux, il ébauchait l'avenir et résolut d'épouser Annette Sémenille. Nous savons, messieurs avec quelle indignation la famille Débas accueillit les projets de son fils. Elle opposa la fortune et le rang à la pauvreté romanesque, la raison et le calcul à la folie d'une amourette. M. Débas père fit mieux: il avertit Sémenille. Il y a lieu de penser, messieurs, que cet avertissement ne comporta pas de grandes délicatesses. On crut qu'il suffisait de parler haut — mais l'âme du paysan a sa noblesse; celle-ci, dans le domaine du sentiment et de la pensée, n'a jamais été le privilège d'aucune caste et des cœurs égaux, au regard des hommes et de Dieu, battent sous la bure du pauvre et sous la pourpre des rois! Et quand une âme, au cours d'une humble existence, s'est affinée dans la douleur, plus qu'à une autre, peut-être les ménagements et le respect lui sont dus!....

Sémenille apprit avec une peine profonde ce que Débas voulut bien lui révéler. Il fut blessé surtout qu'on feignît de voir chez lui, qui ne savait rien, et chez sa fille trop crédule, une arrière-pensée d'intrigue et comme une habileté de cabinet d'affaires ou de champ de foire. "Vous tentez de nous rouler, mon bonhomme, aurait déclaré M. Débas père; vous ne serez pas le plus malin."

Tout à l'heure, à ce propos, l'accusation élevait des doutes gratuits sur la valeur morale de Sémenille. On vous laissait entendre que c'était un vieux paysan madré, que sa vie ne demandait pas à être examiné de trop près ..... Laissez-moi, messieurs, faire justice de ces insinuations qu'on a omis, sans dessein aucun, je veux le croire, de résoudre en faits précis.

Oui! il y a dans le passé de mon client deux condamnations, oui! Sémenille a déjà comparu par deux fois devant la justice de son pays.... il a comparu devant la chambre correctionnelle, il a été condamné à l'amende pour braconnage! Peccadille, messieurs les jurés, nous en conviendrons tous!

Au-dessus de nos vieilles cheminées campagnardes on peut voir pendu par la bretelle de cuir, — près du tournebroche et des fuseaux, — la carabine à pierre ou le fusil à piston. Les aïeux accrochèrent là ces armes. Jacques Bonhomme pâtit autrefois d'avoir les mains vides; ses fils, à présent, contemplent la cheminée avec orgueil. Le dimanche, parce que d'obscurs souvenirs les agitent, par habitude de régiment aussi, les hommes nettoient leur arme, on la charge et, ma foi! s'il passe un lièvre à la corne du champ, si un lapin se hasarde dans le carré de choux, vous le savez, messieurs, les vieux fusils, par habitude encore, partent tout seuls. Chacun de nous a bien quelque vieille carabine dans son passé.... Ces armes, d'ailleurs, il faut le dire, messieurs les jurés, ces armes de croquants ont leur noble histoire. Est-il besoin de rappeler à ceux qui m'écoutent avec cette bienveillance passionnée, réconfortante, tout ce qu'a fait pour la défense du sol sacré, aux jours néfastes de l'année terrible, le fusil du paysan de France, le mauvais fusil du braconnier?.....

Vous connaissez à présent, messieurs, l'homme qui est devant vous. Son cœur est net comme son œil, ouvert comme sa main. Etonnez vous que cet homme se soit révolté, que ce cœur ait bondi lorsque M. Débas crut devoir faire dans les termes que vous connaissez une démarche qui exigeait de la franchise, certes! mais une franchise pleine de réserve et de tact. Il chassa de sa maison, oui, il chassa avec violence celui qui venait l'outrager. La porte qui s'était ouverte au fils blessé, se ferma sur le père injurieux. Qui de vous, messieurs, en un tel moment, n'eût pas senti monter à ses lèvres des paroles d'indignation? Je devrais dire qui de vous, messieurs, manque de cœur?.... Eh! bien donc, qu'on ne vienne plus nous parler de haine et de préméditation en cette affaire.

Que reste-t-il, messieurs? Deux jeunes gens qui s'aiment, les prières d'un vieillard qui sont impuissantes, les remontrances de toute une famille, qui sont vaines. Sémenille vous a marqué en termes simples et profonds comme la douleur même quelles tristesses il avait éprouvées à sentir sa fille lui devenir chaque jour étrangère. Le cœur attentif de cette enfant, de cette Annette qui était la joie dernière d'une vie inclémente, un autre le détournait: il avait déjà quitté la maison.

Les jeunes gens échangeaient des lettres et se rencontraient malgré la surveillance et la menace. Et le vieillard sentait fermenter en lui une grande colère contre le séducteur....Le séducteur! Eh oui! messieurs. Je ne retire point le mot. Deux témoins vous ont affirmé que M. Débas Gabriel dessillé par la sagesse de ses parents, ne faisait plus de son amour qu'une question d'amour-propre.

Or, le 1er février, vers onze heures quarante du soir, Sémenille fut réveillé par un bruit étrange. Il appela sa fille: elle ne répondit point. Alors s'étant levé, le vieillard perçut très distinctement à une faible distance les trépidations d'une automobile.... La chambre d'Annette était vide.... Plus de doute pour le vieillard: on enlevait son enfant. Cette crainte, depuis quelques jours, le tourmentait. Il se tenait sur ses gardes. Ce soir il avait cédé au poids de la fatigue et du chagrin. Son fusil chargé était à son chevet. Le vieillard voulait défendre son bien, son honneur. Il sortit. Sous le ciel voilé, dans la côte obscure, on entendait la fuite haletante de l'automobile.

Brusquement, au second détour, là-bas, il vit la lanterne dont la clarté vive balayait la route.

Songez ce qui dut se passer en cet homme affaibli par le malheur, humilié par d'injustes soupçons, énervé par l'inquiétude, réveillé en sursaut vers le milieu de la nuit! Un séducteur ....sa fille perdue....mille idées folles tournant dans son cerveau.... on le déshonore....on le vole... Un coup part. Et c'est, au loin, la machine atteinte au cœur, si j'ose dire, qui gronde, crache, crie, se cabre et roule dans le précipice!....

A l'aube, des marchands ont trouvé au fond du ravin un laboureur demi-nu, transi de froid, mouillé de brouillard et de larmes, près de deux corps sans vie et d'une automobile brisée.

Victor-Xavier-Jean-François Sémenille, levez-vous, regardez vos juges en face comme vous avez toujours regardé les hommes et la douleur. Vos juges vous estiment et vous plaignent....."

Me Moulineau se tut. Le jury, après s'être retiré quelques minutes pour délibérer, rentra dans la salle des séances et rapporta un verdict de non-culpabilité.

Le palais vice-royal de Simla gravement endommagé par les récents tremblements de terre.

Simla, Indes, 8 avril — Les tremblements de terre de ces jours derniers ont ébranlé à tel point le palais du vice-roi que Lord Curzon s'est vu dans l'obligation d'abandonner ses appartements.

Le vice-roi, Lady Curzon, leurs enfants et tout l'état major ont déménagé dans les maisons situées dans le parc du palais.

La chambre à coucher de Lady Curzon est en partie détruite. Plusieurs meubles sont brisés et les planchers se sont effondrés.

Les chocs ont cessé et les habitants de Simla commencent à se rassurer.

Les réparations du palais vice-royal demanderont plusieurs mois.

On croit cependant que durant la saison Lord et Lady Curzon pourront habiter l'aile gauche du palais qui semble avoir le moins souffert.

Chavirement.

New York, 8 avril—Le remorqueur Greenville a chaviré aujourd'hui dans la rivière Hudson et quatre hommes du bord ont été noyés.

LES Amitiés littéraires.

L'Allemagne, dans quelques semaines, fêtera le centenaire de la mort de Schiller. Cette glorification sera aussi celle de l'amitié illustre qui unit l'auteur des "Brigands" à l'auteur de "Faust", et juxtapose, dans une touchante fraternité, les deux plus grands noms de la poésie germanique.

Ils étaient de tempérament fort divers et d'aspirations politiques presque opposées. Schiller était toute impétuosité, désir de vie violente et héroïque, emporté par une fougue qui l'entraînait au delà du juste et de l'injuste, vers l'utopie de la liberté révolutionnaire. Gœthe aimait l'ordre, la pondération, la mesure. Il considérait ce camarade ardent avec une curiosité attendrie; il le regardait se développer comme une plante magnifique. Il lui écrivait: "Votre sympathie est pour moi féconde en plus d'un sens", ce qui, dans sa bouche, constituait le plus bel éloge. Il répétait avec une évidente satisfaction: "Plus il y a d'hommes de génie dans un siècle, plus il y a de causes de perfectionnements pour chacun d'eux". Il s'informait de sa santé, souvent chancelante, de ses occupations, des ramifications intimes de sa pensée. On devine sa perpétuelle surprise de ce qu'un homme de tant de talent eût conservé tant de candeur.

Il n'y a rien de plus touchant que la lecture de cette correspondance où les deux amis s'entr'aident, se conseillent, s'incitent au travail avec une sympathie égale de part et d'autre, un enjouement parfois mélancolique où passent les éclairs de la satire. Ils admirent et détestent, acceptent et rejettent en commun les confortentieurs goûts artistiques et ils se délectent de les trouver pareils.

Quand Gœthe est absent, Schiller écrit de lui: "C'est une merveille incroyable de voir avec quelle facilité il récolte en lui même les fruits d'une vie bien ordonnée et d'une culture constante, comme chacun de ses pas est décisif et sûr, comme la vue claire, précise, qu'il jette sur lui-même et sur tous les objets, le préserve de toute vaine entreprise, de toute espèce de tâtonnement." Ils se félicitent mutuellement, par la publication de leur pamphlet en collaboration les "Xénies", de susciter des ennemis communs.

Enfin, la mort de Schiller fut le grand chagrin de la vie de Gœthe, sereine par ailleurs jusqu'à l'égoïsme. Quelque temps après il disait à Zelter: "J'ai perdu la moitié de mon être." La longue série des conversations avec Eckermann est remplie, parfumée de ce souvenir si cher. La sensibilité du plus impassible des sages demeura sur ce seul point frémissante. Chaque fois que le nom de Schiller est prononcé, son ami trouve un éloge nouveau, une phrase émue, une parole délicate. Il semble qu'il compose de ses mains la couronne d'immortalité avec les jugements les plus affectueux et les plus pénétrants.

M. Saint-René Taillandier, dans une étude qui est un chef-d'œuvre de critique, rapproche avec raison cette amitié de celle de Montaigne pour La Boétie, de celle de Boileau pour Racine. Vous vous rappelez les cris de l'auteur des "Essais": "Nous étions à moitié de tout. Il me semble que je lui dérobe sa part". Montaigne avait connu La Boétie quatre ans, il lui survécut trente-cinq années, lesquelles, privées de ce commerce, ne lui parurent "que fumée, qu'une nuit obscure et ennuyeuse". Il voyait dans cette extraordinaire sympathie "il ne sait quelle force inexplicable, une ordonnance du ciel ...." A la mort de Racine, qu'il avait suivi et guidé pendant la période brillante de son existence, Boileau composa pour lui une épitaphe en latin et en français. Et ces deux vrais amis, selon le cœur de Lafontaine, ne vivaient pas au Monomotapa, mais bien à la cour du grand Roi, le lieu du monde le plus fécond en préséances, en rivalités, en querelles.

Au dix-huitième siècle Diderot et Grimm "l'ami de son âme" nous donnent un spectacle semblable. Ils se connurent peu de temps après l'arrivée de Grimm à Paris, et demeurèrent liés trente-quatre ans malgré les efforts de Rousseau pour les désunir. Cependant le critique et le philosophe étaient en tout fort différents. Ils avaient en commun la curiosité d'esprit et l'amour de la solitude. Mais Diderot était optimiste, Grimm pessimiste. Diderot était faible, Grimm autoritaire, d'où son surnom de Tyran-le-Blanc. Grimm, enfin, excellait à éliminer les importuns, Diderot à se laisser envahir. Avec ces deux solides esprits, Sophie Volland et Mme d'Epinay complétaient un quadrille de choix.

Il apparaît donc bien que les dissemblances morales et les divergences philosophiques soient comme une condition de l'amitié entre grands écrivains, entre penseurs de même envergure. La sagesse et la fougue s'associent, s'admirent et se tolèrent réciproquement. L'une trouve son office dans les répits de l'autre, et l'angle différent sous lequel on voit la nature permet de la savourer de compagnie. Deux cerveaux harmonieux et robustes finissent par s'accommoder comme deux regards, par observer les choses et les gens avec une acuité et dans un relief double.

Au contraire, l'amitié entre personnalités trop voisines est sujette à des crises redoutables, et sombre généralement, moins dans des querelles que dans une mésentente progressive. Chez les créateurs, gens habitués à sentir selon leur imagination, il ne faut pas beaucoup de griefs pour creuser un abîme infranchissable. Un bel exemple de ce dernier cas nous est offert par Nietzsche et Wagner, tous deux lyriques, tous deux excessifs, tous deux orgueilleux qui, après des transports de mutuel enthousiasme, se brouillèrent et se dénigrèrent brusquement, découvrirent un beau matin qu'ils ne pouvaient pas se supporter. "Nous étions deux bâtiments qui se rencontrent et donnent ensemble une fête passagère", dit en substance Frédéric Nietzsche. Passé la fête, passé le saint. Les deux bâtiments se séparent avec le désir de ne plus se rencontrer jamais.

Enfin, il faut tenir compte de l'élément féminin, qui vient souvent détruire la sympathie entre grands hommes comme les sympathies ordinaires. Le type de ces ruptures est offert par la conjonction Hugo-Sainte-Beuve, laquelle vira sournoisement, puis bruyamment, à la trahison et à la haine. L'amour est le fléau de l'amitié.

X.

Le discours de M. Delcassé embarasse les hommes d'Etat allemands.

Berlin, 8 avril—Le discours prononcé hier à la chambre des députés par M. Delcassé, le ministre français des affaires étrangères, sur la situation au Maroc, discours dans lequel il a de nouveau omis de faire mention de l'Allemagne tout en indiquant que la France était décidée à poursuivre sa politique sans souci des prétentions étrangères, ennuie considérablement le monde gouvernemental allemand.

Un point d'honneur semble être en ce moment la seule barrière qui existe entre l'Allemagne et la France.

Le chancelier Von Buelow déclare que l'Allemagne aurait dû être consultée sur l'entente Franco-Anglaise.

De son côté M. Delcassé déclare que la France est prête à discuter tout malentendu qui pourrait survenir.

Mais ni l'un ni l'autre des deux hommes d'Etat ne fait d'offre, chacun ayant l'air de croire que c'est à l'autre de faire le premier pas.

Le roi Edouard à Marseille.

Marseille, 8 avril — On croit que le yacht royal "Victoria and Albert", ayant à bord le roi Edouard et la reine Alexandra, partira aujourd'hui de Marseille, quoique son départ soit forcément retardé par le violent ouragan qui fait rage en ce moment-ci sur la Méditerranée.

Le premier arrêt du yacht royal sera Port Mahon, Ile Minorque. On ne sait pas où il se dirigera ensuite, mais comme Port Mahon se trouve sur la route directe de Tanger le bruit court que le roi d'Angleterre s'arrêtera dans ce dernier port.

Les officiers du yacht refusent de donner des informations sur la destination du "Victoria and Albert."

Le roi Edouard est monté ce matin sur la passerelle du yacht et a longuement scruté l'horizon. La foule assemblée sur les quais a acclamé le souverain lorsqu'il a paru sur le pont.

Succès russes.

St-Pétersbourg, 8 avril—Sous date d'aujourd'hui le général Linevitch a envoyé à l'empereur le rapport suivant

"Le combat de Tsintsatun, du 7 avril, a duré 12 heures.

Le feu bien dirigé de notre artillerie et de notre infanterie a causé de fortes pertes à l'ennemi.

Nos pertes ont été de: capitaine prince Massalsky et 4 cosaques tués; deux officiers et 34 cosaques blessés.

"Dans la journée du 6 avril nos avant-postes, après une fusillade bien nourrie de part et d'autre, ont repoussé les avant-postes ennemis qui avaient pris position près de Taipintin.

"Notre infanterie, le même jour après un combat acharné a occupé le village de Coukouseki.

"Les japonais ont battu en retraite précipitamment".